

P R É C I S

film

Véronique Goël

février 1984

PRECIS (film)

titre de travail

Fevrier 1984.

(m) 11 11 11 11

11 11 11 11 11

THE PRODUCTION

Production

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Realisation

Veronique Goel

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Textes

Yves Tenret

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

Les deux versions

COLLABORATEURS

Technique :

Mat van HENSBERGEN
Claudine DESPRES
Luc YERSIN
Katrín PLUSS
Véronique GOEL
Madeleine FONJALLAZ
Pierre-Alain SCHATZMANN

Photographie et caméra
Assistante
Son
Montage
Réalisation
Assistante
Direction de production

Interprétation :

L'homme :
La femme qui parle :
Rôles secondaires :

Yves TENRET
Véronique ALAIN
34 personnes

Voix off :

Trois femmes et deux hommes

PROPOS ET METHODE DE TRAVAIL

"PRECIS" montre la vie d'un homme, jeune encore, dans ce qu'elle a d'ordinaire, de commun, mais aussi d'unique. A travers les images et les sons, où passé et présent sont étrangement mêlés, se donnant à voir aussi bien l'un et l'autre que l'un pour l'autre, les pièces de ce kaleïdoscope vont lentement s'imbriquer et se mettre en place jusqu'à ce que la sensation du tout nous parvienne avec clarté.

Le film est composé de vingt séquences bien distinctes, présentant chacune un épisode, un moment de cette histoire. Elles sont donc chacune situées dans un lieu, un décor spécifique et pourraient être autonomes. Ce qui les relie entre elles, c'est bien sûr la présence de ce personnage, de cet homme, figure centrale de l'histoire.

La bande sonore du film est constituée par les différentes voix de la fiction. Les ambiances naturelles, les bruits, les silences et les voix dialoguées et monologuées par des hommes et des femmes, se répondent, se mêlent ou se répètent tout au long du film comme dans un chœur. Musique donc, que nous entendons comme telle, mais aussi "mémoire".

Mémoire de cet homme pour qui la caméra sera une présence, un regard généreux et sensible. Que ce soit dans le plaisir d'un réveil tardif par un rayon de soleil caressant, l'épuisement d'un travail harassant que l'on abandonne vite, la sécurité procurée par une socialité bavarde de bistrot, la douleur incommunicable d'une séparation, la découverte d'une ville nouvelle ou la solitude retrouvée d'une chambre ou l'on éprouve la difficulté d'un travail personnel, nous percevons d'abord cet homme à distance, l'effleurant ensuite du bout des doigts pour s'en rapprocher toujours plus, jusqu'à le toucher, ne donnant plus à voir alors que le mouvement d'une main, le clignement d'une paupière ou un frémissement de peau. Nous pourrions alors nous en éloigner à nouveau,

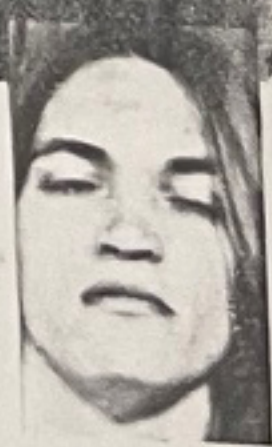
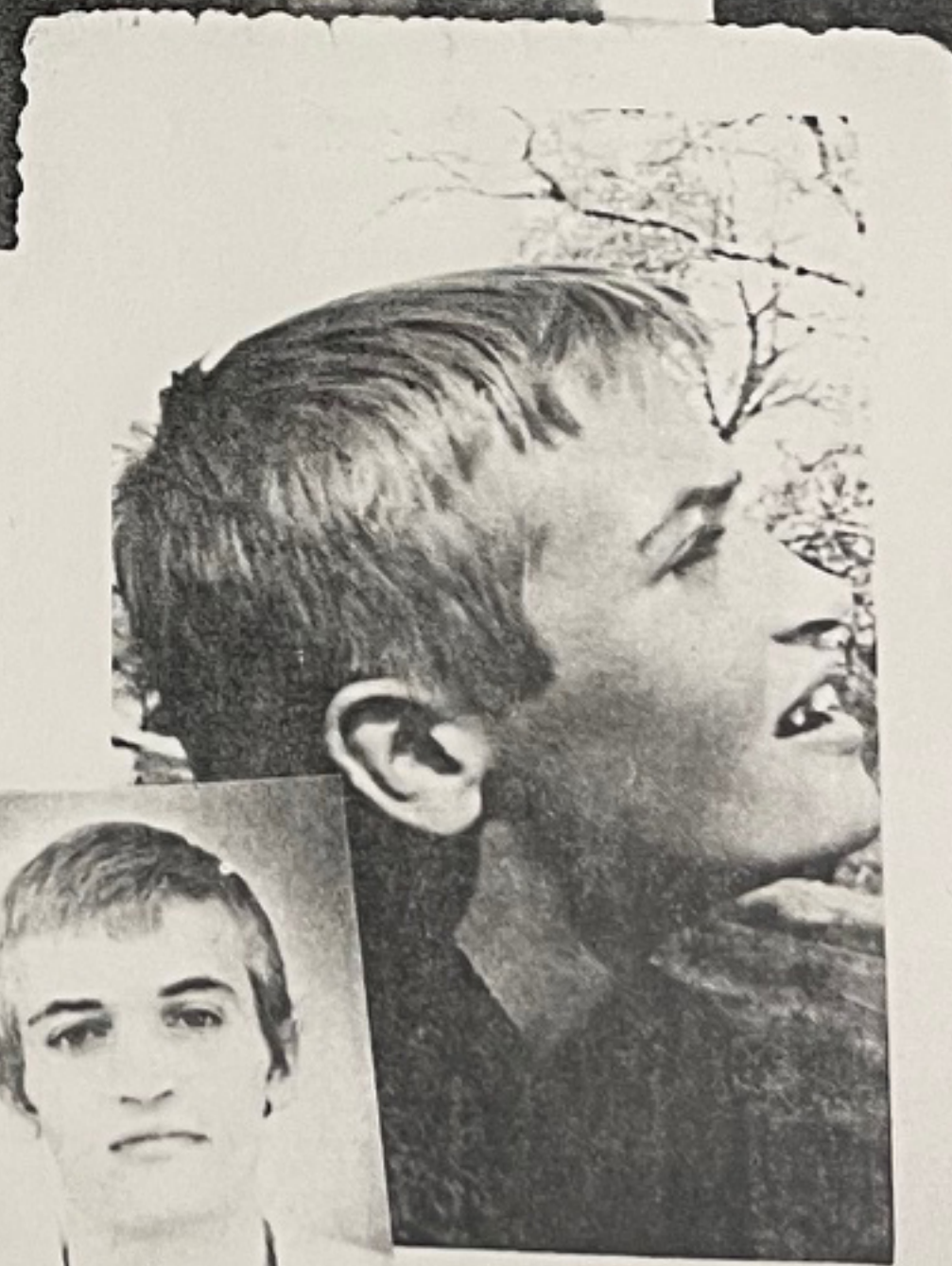
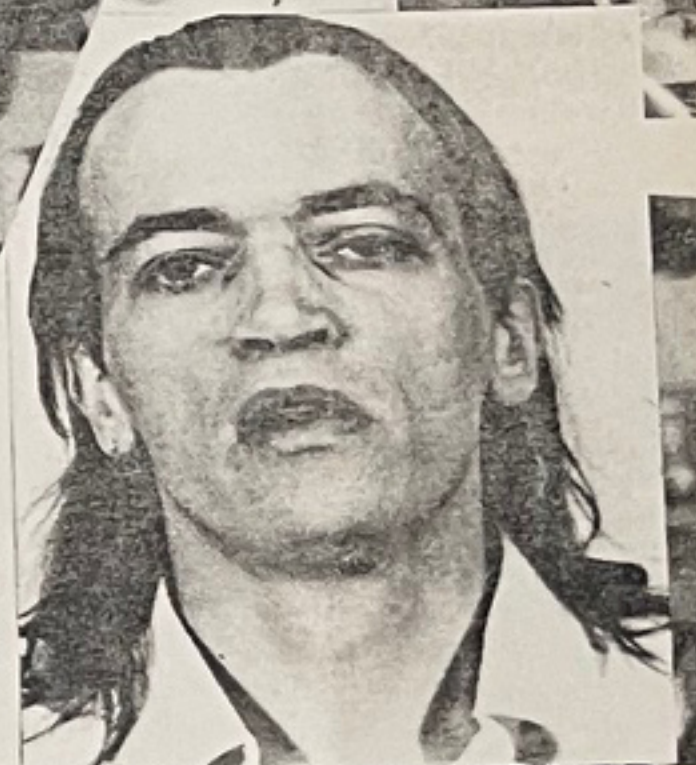
lentement, jusqu'à le laisser enfin, dans la dernière séquence du film, s'échapper et disparaître dans la ville. Retourner à l'anonymat dont on l'avait extrait pour un moment.

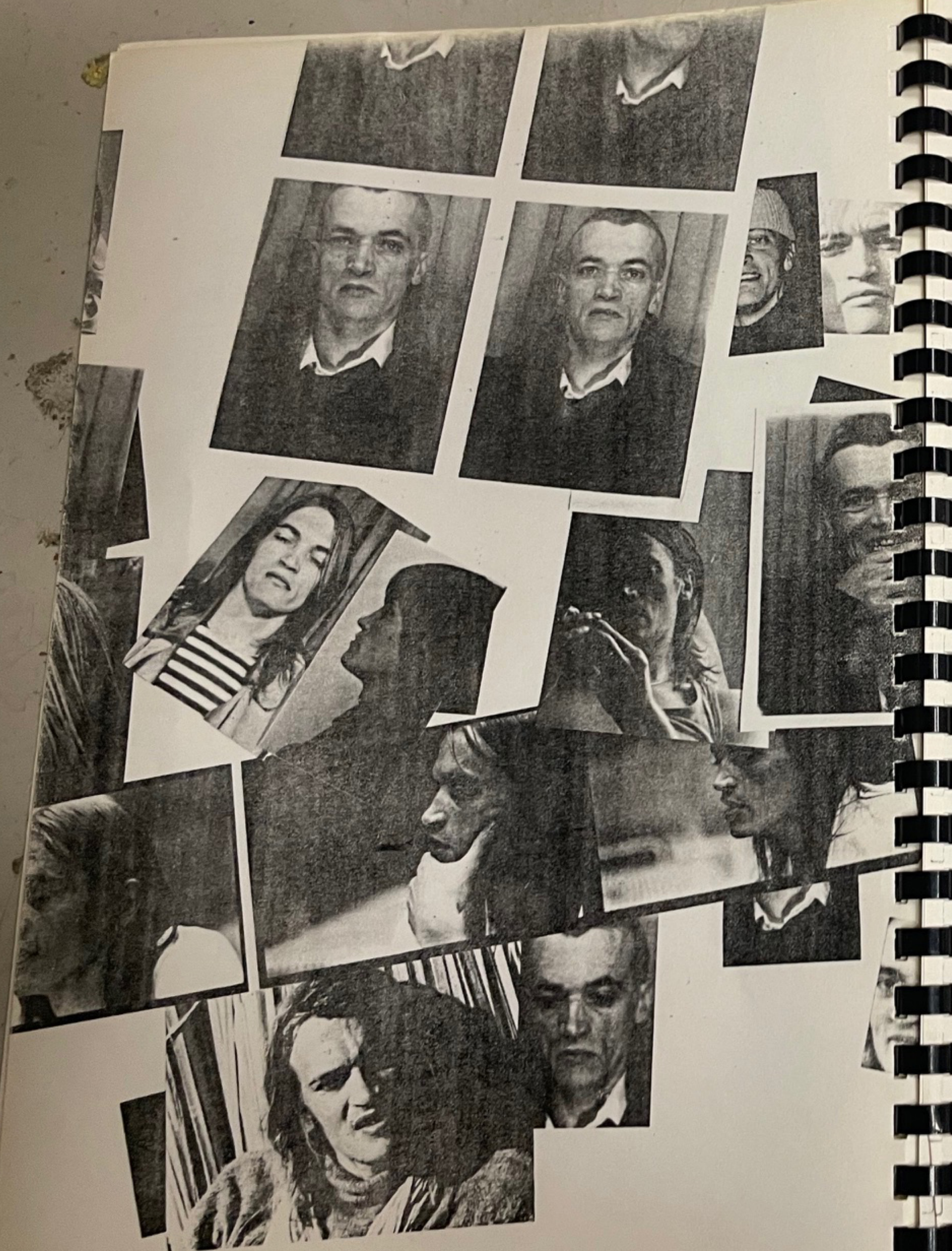
Des indications concernant le découpage à l'intérieur des séquences et les mouvements de caméra sont données dans le scénario. Elles ne doivent toutefois pas être envisagées avec rigidité et peuvent être modifiées en cours de tournage. En effet, pour atteindre la sensibilité recherchée, il est nécessaire d'aborder ce travail avec le plus de liberté et de souplesse possible. Seuls le choix des séquences et ce lent mouvement d'approche du personnage sont définitifs.

A l'appui de cette forme, les images noires et blanches permettent de rendre avec plus de justesse que la couleur, les climats, les atmosphères que je recherche.

Le rôle de l'homme sera interprété par Yves Tenret, l'auteur des textes. En effet, sa proximité avec le mode de vie dont il parle fait qu'il me semble le plus à même de représenter ce personnage avec sensibilité.

J'ai trouvé en Mat van Hensbergen le caméraman que je cherchais. Son travail pour le film "La pièce retardée" de Frans van de Staak m'a permis d'apprécier tant ses qualités professionnelles (maîtrise de son outil de travail) que sa sensibilité et son imagination. De plus sa capacité à risquer, à mettre en jeu ce "savoir-faire" me confirme dans ce choix.





1/ EXTERIEUR - JOUR

Un homme, une femme. Ils marchent dans une zone urbaine très importante. Ils avancent l'un à côté de l'autre se touchant presque. Ils sont silencieux. Les mains dans les poches. Futiles, rejetés, tristes et inutiles. Beaux. Leur démarche est rapide, assurée. Rythme et foulée sont semblables, comme parfaitement synchronisés. Nous les suivons toujours à même distance et cadrés très largement. Une suite de plans où les paysages urbains se succèdent sans forcément se ressembler. Son synchrone, ambiance urbaine et précision des pas.

Yvan, Je crois que ce n'est pas la peine de te dire combien nous sommes tous fâchés et peînés. Mamy ne veut plus ni t'écrire ni s'occuper, ni même entendre parler de toi. Parrain non plus. Tout ce que nous faisons pour toi est du temps perdu, jamais, jamais nous n'aurons la moindre satisfaction avec toi; je te prie de m'écrire ce qui s'est passé, car depuis la lettre de M. le Préfet, j'attends tes explications, mais je ne vois rien venir. Je te mets l'argent pour ton beurre et tes fruits. Tu ne reviendras que pour Pentecôte, tu dois bien comprendre qu'avec une conduite pareille nous ne pouvons te permettre d'aller en excursion. J'attends de tes nouvelles et tes explications par retour du courrier. Maman.

2/ INTERIEUR - NUIT

Un café de nuit. Troquet de quartier sans style, atmosphère envahie de fumée, lumière assez crue. La clientèle semble très mélangée. Au milieu d'un groupe "coincé" autour de tables visiblement trop petites, nous retrouvons l'homme.

La caméra les observe à distance passant de l'un à l'autre. Leurs attitudes très animées tranchent sur le reste de la clientèle. Ils sont effectivement très peu discrets. Le brouhaha général mêlé à la musique d'une radio ne nous laisse percevoir que des bribes de conversation.

- 1 - Tu crois à quoi, toi?
Y - A rien.
1 - C'est pas possible.
Y - Comme tu veux.
2 - Tu crois que t'es vivant?
Y - Je le sais.
3 - Croire et savoir, c'est la même chose.
Y - Pas du tout.
1 - On ne peut pas vivre sans croire à rien.
Y - Et pourquoi?
3 - Parce que tout le monde croit à quelque-
chose.
Y - Pas moi.
2 - T'es niais.
Y - Et toi t'es un crétin.
2 - Je préfère être un crétin qu'un niais.
Y - C'est un vrai zoo ici.
4 - T'es dedans comme nous.
Y - Et alors?
4 - Quoi, et alors?
Y - Et alors, quoi?
1 - T'en fais partie.
Y - Pas du tout ! Vous êtes les bêtes, je
suis le dompteur.
1 - Une fois, je te casserai la gueule.
Y - Et puis ? T'en seras pas moins bête.

3 / INTERIEUR - NUIT

Une chambre mansardée. L'endroit est petit, étriqué. Tous les objets semblent avoir une place précise et interchangeable.

Entre le lit, le lavabo et la table de travail il est presque impossible de se mouvoir. L'homme est assis les pieds sur la table. Il lit. Il se retournera d'abord pour prendre un livre derrière lui. Ayant trouvé ce qu'il cherchait, il le remet à sa place, se lève et met à chauffer de l'eau sur un camping-gaz. Nous décrivons l'endroit, objet après objet, soucieux d'en faire un inventaire exhaustif. Ambiance synchrone et musique provenant d'un appareil à cassettes.

30 octobre. me construire une morale. l'enfreindre.
contrôler la moquerie. ne jamais abdiquer
sur l'essentiel.

Je reste au bureau. Enfin ... seul le ventre creux. Sur les genoux, les fesses tendues. Reste d'une ancienne affirmation de soi. Un déhanchement d'épaule. Oeuvre mineure d'une femme pressée. Il siffle. Il transpire. Toujours son histoire. Nuque ankylosée. Longtemps qu'elle ne s'entend plus déglutir. Plaisant contraste. Les narines se coincent. Plié en deux par la toux. il crache. Voix grêle. Ça passera comme le reste. Elle a pris possession de son studio. Evitons les humiliations publiques. Lambeaux bariolés. Sa chambre est un phare. Il veille. Sac sans malice. Gestes tendus. Elle mord le gras de son épaule squelettique. - - - - -

4 / EXTERIEUR - JOUR

L'homme accompagné d'un autre. Ils ramassent les ordures ménagères. Alignés proprement devant chaque entrée de maison, les sacs sont de plastic, tous semblables. Seule leur grosseur ou leur poids semblent différents. La caméra, fixe, nous laisse voir le mouvement d'aller - retour. Trois temps. Entrée mains vides sur la droite, traversée du champ, empoignement des sacs sur la gauche et retour sur la droite avec sortie

du cadre. Suite de plans à cadence très serrée. Les deux personnages sont filmés en pieds et occupent toute la hauteur du cadre.

----- Elle part. Quelle fête! Un doigt dans l'excrément. Elle chochote. La volonté est tout. Il ne répond pas. Ils rêvent. Elle le veille mourant. Il se rafraîchit. Nous retournons trainés par son frémissement rageur, sur ses territoires baroques. Elle frappe dans son ventre mou, le sommeil. Elle me reveut gisant grisâtre. Bords gommés. Un peu chiche. Assez commun. Je prends mes aises. N'ayant que peu d'idées, j'embrasse le plus d'objets possibles. Je m'emballer. C'est ardu. Je macère. Le blues, la boxe, les variétés. Trop d'abnégation. N'ayant jamais appris consciemment, je suis frustré. Artificiel, renfermé, je m'étrangle. Il ne sait plus où aller. La distance triée. Il ressurgit. Renseignez-vous sur vos visiteurs. Pari puéril. Frêle, râpé, minable. La moindre bagatelle. Le refus de la persévérance, du projet, de l'hypothèque. Dans les faux abandons de fin de nuit, je marmonne. L'instant, la paresse de durer, la véhémence. Le tapin, ça réveille. L'insidieuse suggestion. De me sentir aussi bien et pas de la conquête. Il y a dans cette humilité une sorte de bassesse. Au-delà de l'épuisement, je me ramasse inconsolable. Remboursez! Identique, fonctionnel. A mi-course me voici bégue. As-tu encore été fébrile? Je mendie. Par ici les mouchoirs. Lucarne quelconque. Faut que je me panse. Quelque peu amorphe. Précarité, déséquilibre. Rien de futile. De la constance, du vécu. En abîme. Excédé me semble bon. La même scène se répète. Paumé. Dedié à ceux qui ont tout vu. Oeil noir. Comme à l'ordinaire, troubles, pillages, mendicité et vagabondage se multiplient. Les émeutes furent durement réprimées, plusieurs meneurs fusillés. L'acte se sépare. L'amour est un dépotoir. Consolations les plus insincères. L'intime est ma mort. Je campe à la lisière du garanti et du précaire. Rendement passablement inférieur. Appelez-moi comme ça vous chante. Ma soeur, soeur Godfrida, mademoiselle Bombeck, Cécile, ça n'a aucune importance. Ce n'est pas ça qui m'intéresse. Je reconnais avoir suivi la manifestation mais je n'y ai pas participé. C'était moi et pas moi, m'sieur. J'étais en état d'ivresse. La vue d'une foule, ça me monte aux yeux. On devient fêlé. Expulse ton jus. Calte! Laisse tomber. L'homme marche la tête penchée. Il foule de jeunes pousses. La tentation du retour. Le rappel des étouffements. Commerce des corps. Ne nie pas. Ils s'assemblent. Je m'étends. on a souvent souligné le caractère dangereux et l'absurdité de ces opérations. Aucun prétexte ne peut être invoqué. Essentiellement instables, nomades, intégrés aux sociétés urbaines mais instables, nomades, intégrés aux sociétés urbaines mais étrangers à la ville, caractérisés par une forte prépondérance du sexe masculin, des taux élevés de mortalité, de natalité illégitime, d'aliénation mentale et de suicide, ce groupe, ou en tout cas ses éléments les plus défavorisés, forme une population qui fournit inévitablement son contingent au crime. Cris divers. Cohue. Arrêté par la police, l'odieux violeur de femmes était son amant. témoignage de l'infortunée Josianne. Quotidien, spécial, inédit à deux tunes. Incestes, bestialité aseptique, éjaculations non-stop. Lolitas au kilo. Professionnelle indifférence. Mousseline brodée. Quelle fête! J'en sors transi. 2 septembre. Première demande d'emploi. Il faut tenir. Coup de raquette dans la gueule de ce qui ne circule pas. Tout est plat. Gazouillis joyeux et recueillement.

5 / EXTERIEUR - NUIT

L'homme marche. Paysage urbain. Il semble indifférent à ce qui l'entoure et ne pas avoir de but. Il a avec lui un bâton qu'il traîne contre les murs machinalement. La caméra le suit latéralement, cadré à mi-cuisse. Nous percevons les rumeurs nocturnes et de manière très distincte, comme une musique, le bruit du bâton traîné par lui.

Etre de nuit. Dormir le jour. Plein de taches. La peindre nue. Peindre. Rester dans les villes. Saut de puce. Qu'ils m'oublient. Armé de franchise. Les baiser toutes. Je ne céderai jamais au sentimental. Tout aura du goût. Se regarder en ses oeuvres. Libre, libre, libre. Ma sagesse ira grandissant. Je m'en tape. Les détails ou l'ensemble? Irréel. Ils boulevardisent le monde. Je garderai mon recul. Pas un centime de passif. Je n'explique pas. Démontrer. Pour le moment, je ne fais que sentir. Tout la relancera. Ma volonté ne pourra pas s'user. Tout m'étonne. Ça m'étonne. Les doigts de pied avancent, hésitent. Ils font les cons. Ils font les monts et les merveilles dans leur bonne vieille époque. Les ancêtres ont raison. L'espèce meut ses grands orteils. Evolution. Ça me rend gai. Orteils.

MON AMOUR,

JE SUIS DE GARDE. LE CHEF DE POSTE A LE STYLE "MILIEU".
TRISTE. DEMAIN, PAS DE COURRIER. J'AI BIEN DORMI. JE
N'AI PAS PU LIRE. TROP DE REMUE-MENAGE. DIFFICILE DE
T'ECRIRE. LE FLAMAND M'INTERROMP SANS CESSÉ.

26 juillet. vent d'orage. pluie. l'équilibre tendu de
l'été fissuré par quatre jours de bêtise.

6 / INTERIEUR - JOUR

Nous sommes dans une pièce spacieuse, au milieu de la journée. La fenêtre est ouverte, les bruits extérieurs pénètrent dans la pièce. Dans le lit, une femme dort. On entend des pas dans l'escalier. Ils se rapprochent. Quelqu'un frappe à la porte. Il n'y a pas de réponse. La porte s'ouvre. L'homme rentre dans la chambre, s'approche du lit, s'accroupit et réveille la femme avec douceur. Caméra fixe sur la fenêtre, lumière surexposée, puis lent panoramique sur le lit, puis sur le visage de la femme sur lequel on s'arrête. Un mouvement brusque de la caméra sur l'homme qui est entré, et un lent retour en direction de la femme. Le mouvement s'arrête lorsque les deux personnages sont réunis dans le champ. Nous restons fixe sur eux. Son synchro.

Elle est un enclos. Ils s'ennuient. Elle cherche. Il résiste. Elle l'insulte. Elle sursaute. Ils serrent, coincent. Rien n'est donné. Prendre, imposer, c'est ta ligne. Il répète. A quoi ça te sert? C'est là qu'elle se leurre. Elle l'envahit, le soulève. Elle s'en fout. Elle sent la douleur en lui. Il attend. Elle rencontre des hommes. Elle boit. Elle se distrait. Elle n'appelle pas. On ne sait jamais. Et si elle appelait? Parfois, il va à la fenêtre. Rien ne lui est nécessaire. La douleur l'attire. Elle sait qu'il viendra. Et s'il ne vient pas, elle l'oubliera. Elle ne bouge pas. Il attend. Il préfère attendre. Frémi, durci, je t'aime. C'est défendu. Je m'endors. Restent sept heures. Après, ils se sont croisés. Au matin, il est parti. Deux corps nus dans un appartement nu. Ils sont allés chez elle. Elle lui a écrit: viens! Il lui a laissé un mot. Elle n'était pas là. Il est allé la voir. De temps en temps est passé. Elle a laissé un mot. Il n'était pas là. Elle est revenue. Elle est partie. Je t'épouse? De son anxiété, il a tiré un flot d'incohérences, ils sont sortis. Au matin, comme un chien, très vite, il a joui en elle. Ils se sont effondrés sur le lit. Elle a payé les bières. Elle se frottait le sexe sur son genou. Ils ont bu. Elle est venue. Je viendrai vendredi. Elle l'a repoussé. Elle boit. Il a les pieds sur la table. Elle l'attend. Il viendra. Elle le sait. Et s'il ne vient pas, elle l'oubliera.